

filfilfil



– Bonsoir à tous et à toutes. Merci beaucoup d’être là, ce soir, pour cette troisième édition de *On en on parle au kebab*. Un échange enregistré depuis la terrasse du kebab situé en bas de l’immeuble de l’Etoile Palettes à Lancy, qui sera disponible en ligne par la suite. Ce podcast s’inscrit dans le cadre du projet *filfilfil*, une série de propositions artistiques et participatives qui auront lieu ici, au quartier des Palettes. Ce projet programmé par la Villa Bernasconi se déroule pendant toute la saison 2019–2020

Pour ceux qui n’étaient pas là la dernière fois, *On en parle au kebab* réunit autour d’une table des personnes qui vivent et travaillent aux Palettes et des personnes venues d’ailleurs, dans le but d’échanger librement sur des thématiques qui touchent à la vie et aux gens du quartier. *On en parle au kebab* est avant tout un endroit de rencontres et d’échanges citoyens, populaire et convivial

Lorsque je préparais *filfilfil*, j’ai rencontré beaucoup de gens qui habitaient ou qui fréquentaient le quartier des Palettes. Le quartier m’était souvent présenté comme un lieu riche grâce à la mixité culturelle qui le compose, toutefois complexe pour exactement la même raison. Comme si la diversité qui fait la richesse et la singularité des Palettes fragmentait le quartier en plusieurs communautés qui n’interagissaient pas entre elles

Cette scission m’était expliquée par la barrière linguistique qui rend la communication impossible, par l’écart culturel qui rend la rencontre difficile mais aussi par une identité locale en constante mutation qui fait que les gens qui habitaient autrefois ici, ne s’identifient plus avec ce que le quartier est devenu aujourd’hui

J’ai donc commencé à m’interroger sur ce qui fait communauté, sur la notion d’altérité, sur ce qui crée du lien, sur ce qui rend l’être-ensemble possible et ce qui le rend tout simplement impossible. C’est pourquoi la question centrale que j’aimerais poser ici, ce soir, est

Les gens s’installent progressivement autour des tables installées sur la terrasse du kebab.

Certains fument dehors lorsque d’autres discutent à l’intérieur.

Un souffle aigu, telle une basse continue, envahit l’espace.

Il accompagne le bruit constant du réfrigérateur, celui du couteau électrique et des va-et-vient des chaises. Le tout ensemble crée une ambiance sonore au rythme irrégulier.

«C’est bon, merci.»

Du papier aluminium et un sac en plastique se froissent.

Le souffle aigu est tellement présent qu’elle force, sans le vouloir, sa voix, appuyant chaque syllabe prononcée, dans un tempo volontairement plus lent que celui qu’elle prend d’habitude.

Une voiture passe au loin. Quelqu’un remue son thé.

«Excuse-moi», dit-il. Personne ne lui répond.

Il frappe vigoureusement la planche à découper avec son couteau.

Perturbée, elle hésite avant de reprendre le fil de sa pensée.

« Bonne soirée, chef. »

Le souffle aigu s'arrête enfin. Sa source lui est inconnue.

Quelques voix masculines parlent au lointain.

Une moto passe. On l'entend accélérer.

Il racle sa gorge. Une voiture klaxonne.

Les voix masculines sont parties. L'ambiance redevient calme.

Rires.

« N'hésitez pas à parler fort. »

Un nouveau bruit apparaît: une sorte de battement provenant de la cuisine, située à proximité des tables.

Un sachet de sucre s'ouvre.

Quelqu'un chuchote quelque chose. Elle rit.

la suivante : *Qu'est-ce qui nous sépare ? Qu'est-ce qui nous réunit ?*

Peut-être qu'on peut commencer par des présentations ? Je pense que tout le monde ne se connaît pas, même si avec certains on commence à bien se connaître. Puis après, pour ceux qui sont là pour la première fois, d'habitude je pose quelques questions, je lance la discussion, mais il n'y a pas d'ordre de parole. Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse non plus. On échange librement, de façon spontanée. Ça vous va ? On commence par les présentations donc ?

– Bonsoir, moi c'est A-L. Je ne suis pas du tout du quartier. Je suis artiste et j'étais invitée à proposer un atelier parents-enfants autour du jouet. Je viens de Lausanne

– Bonsoir, je m'appelle O, j'habite dans le quartier depuis 25 ans maintenant et c'est A qui m'a invité

– Bonsoir, je m'appelle A, je suis concierge à l'Etoile. Ça fait 27 ou 28 ans que je suis aux Palettes. J'ai vu grandir tous ces gamins qui sont là, devant moi

– Je m'appelle K, je viens de Confignon mais j'ai quelques amis qui habitent aux Palettes

– Moi je m'appelle T, je dirige ce projet. Je n'habite pas au quartier mais j'y passe beaucoup, beaucoup de temps, depuis plus d'un an maintenant, à rencontrer les habitants et les structures locales pour proposer des actions artistiques qui fassent sens localement

– Je m'appelle E et je travaille à l'Université de Genève. Je suis chercheuse spécialisée en génétique humaine

– Moi c'est S, je fais partie du collectif Macaco Press et T nous a invité cette année à faire partie du projet

– Moi c'est E, je suis membre de l'association DPSC, comme deux ou trois personnes qui sont là avec nous. C'est la première fois que je viens. On m'a dit que du bien de ces séances, donc on verra ce soir comment ça se passe

– Bonsoir, moi je m'appelle A, je vis depuis 26 ans dans le quartier, je suis aussi un membre du DPSC. J'ai grandi ici et j'ai fait mes écoles et autres ici

– Bonsoir, je m'appelle F, ça fait 15 ans que je suis dans le quartier et je suis aussi membre du DPSC

– Bonsoir, je suis A. J'ai grandi ici et puis je fais aussi partie de l'association DPSC. Je suis déjà venu la dernière fois

– S, moi aussi j'habite dans le quartier. C'est la deuxième fois que je viens et je trouve ça super sympa. Surtout que je suis indépendante et que j'ai une activité locale. C'est donc une occasion de participer à la vie du quartier

– Moi c'est J, retraité vivant en France, je n'ai donc pas grand chose à faire là. Par contre, je connais ce quartier depuis 40 ans, c'est pour ça que je suis à l'écoute

– Moi je m'appelle T, je suis architecte et je fais aussi partie du projet *filfilfil*

– Je m'appelle S et j'enseigne à l'école des mamans des Palettes et du Bachet. C'est une école qui donne des cours de français gratuits aux mères d'élèves inscrits à ces écoles, et qui offre aussi une garderie pour les mamans qui ont des enfants en bas âge

Bruit d'assiettes qui s'entrechoquent.

« Ok, une seconde. »

Une voiture passe.

« Bien-sûr. »

Une autre voiture passe.

Quelqu'un tousse et tape sur la table. Au même moment, le couteau électrique redémarre.

Rires.

Voix d'une petite fille :
« Doudou ! »
« Doudou ! »
« Doudou ! »

« T'inquiète, il est là », lui répond-elle avec douceur et fermeté.

« Maman !
Maman ! Maman !
Maman ! Maman !
Maman ! Maman !
Maman ! Maman !
Maman ! »

La petite fille pleure. Elle rit, peut-être. Difficile à savoir.

Elle continue :
« Ma-man ! Ma-man !
Ma-man ! »

– Les gens qui me connaissent savent qui je suis.
Ça fait une demi-heure qu'on se présente. Discutons
de quelque chose qui vaille la peine

– C'est ce qu'on va faire

L'écoute
s'intensifie.

Une forme
d'inconfort
s'installe.
Quelques chaises
reculent. Quelqu'un
racle sa gorge.

Au loin, on
entend le bruit
des assiettes.
Quelqu'un chuchote.

Une moto passe.

Les voix se
superposent.

« Si je me permets. »

Quelqu'un rigole
au lointain.

« C'est pas
sérieux. »

Une moto passe.

Il tourne son
visage du côté
droit puis se
mouche, caché du
regard des autres.

Rires.

– On est que 5 du quartier, le reste on voit bien que
vous cherchez du travail ou que vous l'avez déjà. Moi,
j'aimerais bien que ceux du quartier puissent prendre
plus de place que ceux qui amènent leurs petites idées,
qui sont vachement bien reçues avec grand cœur. Mais
c'est ça le problème : j'ai l'impression qu'il y a que 5
personnes du quartier et le reste, vous êtes des travail-
leurs sociaux. Ce qui est intéressant c'est de chercher
l'essence dans les gens du quartier, et pas dans les gens
qui cherchent à travailler dans le quartier. Parce que
ceux-là, oui, ils connaissent un tel et un tel. Mais ici, dans
le quartier, il y a beaucoup de gens qui savent faire
des choses. Des gens qui n'ont peut-être pas de certifi-
cat, qui n'ont peut-être pas les moyens, mais qui ont
les capacités. Il faudrait inviter des gens du quartier qui
font des choses

– C'est ce qu'on fait. Tous ces gens-là sont du quartier
et font des choses

– Oui, oui, je les connais bien

– Moi, je ne vous connais pas et j'habite aussi dans
le quartier. Je serais très contente d'entendre votre
présentation

– Mais vous l'entendez, mon amie. Ce que je vois
ici, c'est qu'il y a une séparation entre ceux qui ont les
moyens et ceux qui n'en ont pas

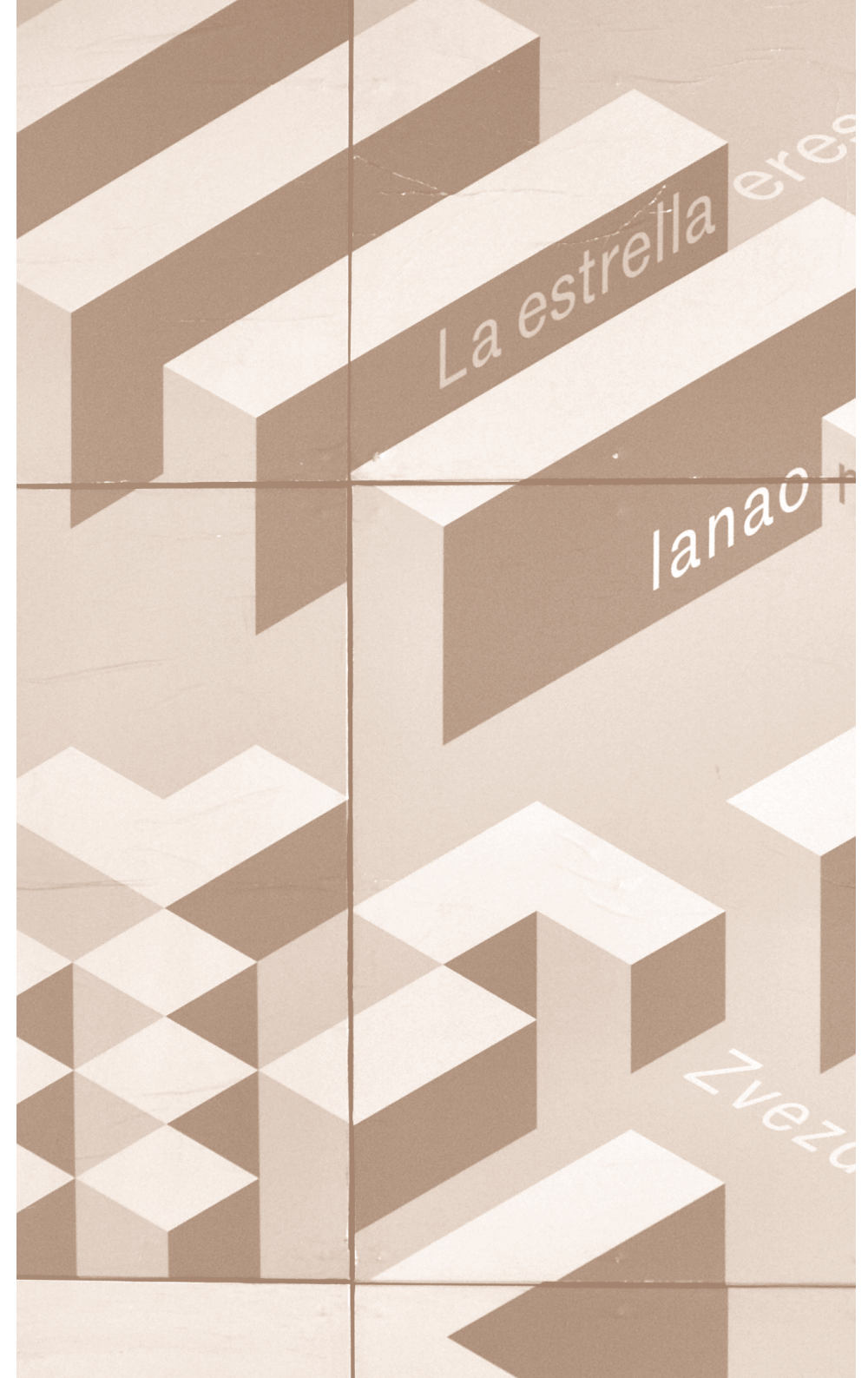
– Votre prénom, s'il vous plaît

– M

– Enchantée !

– Nous nous sommes réunis, justement, pour aborder
ces questions-là

– Elle ne pige rien



– La question *qu'est-ce qui nous sépare, qu'est-ce qui nous réunit* ? touche, d'après moi, chacun d'entre nous et peut être abordée sous plusieurs angles. C'est super intéressant ce que M a dit : cette question d'appartenance à un quartier comme celui-ci et celle d'une scission avec ceux qui, a priori, auraient plus de moyens

Du coup, A, je voudrais commencer par toi. Pourrais-tu nous parler de ton expérience à l'Etoile ? Pour ceux qui ne connaissent pas, c'est ce gros bâtiment qui est juste là, derrière nous, et qui accueille aujourd'hui environ 2'000 personnes issues de cultures, langues, traditions, situations socioculturelles et socio-économiques différentes

– C'est le monde. L'immeuble des Palettes c'est le monde : il y a toutes les nationalités. Je parle un peu espagnol, portugais, italien, français, albanais, serbe et très peu d'allemand. J'essaie de communiquer avec tous ces gens-là qui viennent en Suisse et qui ont des difficultés à s'intégrer. A savoir ce que c'est que ce quartier, comment ils doivent se présenter, s'ils doivent aller à la Migros chercher du travail ou des trucs comme ça. J'essaie de les orienter. Quand je suis arrivé, c'était un champ ici. L'immeuble n'existait pas, l'autoroute n'existait pas. C'est moi, d'ailleurs, qui ait creusé toute l'autoroute depuis ici jusqu'à l'autre côté. J'étais sur le chantier

– Et quand tu dis que l'Etoile Palettes c'est le monde, d'après toi, qu'est-ce qui réunit les habitants ?

– Ce qui nous réunit c'est qu'on est principalement des étrangers. On essaie de se comprendre entre nous. On essaie de s'intégrer. Les gens, quand ils viennent ici, ils ne parlent pas français, ils ne connaissent pas la langue, ils n'ont pas de logement, c'est difficile pour eux. Nous, on essaie de faire ce que nous pouvons, avec nos moyens, pour les accueillir. Le quartier est là pour ça

Tac-tac-tac.
Tac-tac-tac.
Tac-tac-tac.

Tac-tac-tac.

Un ustensile de cuisine, peut-être une cuillère, frappe sur une surface métallique.

«Oui, oui, c'est ça.»

Froissement du papier aluminium.

«Merci.»

Un sac en plastique s'ouvre et se referme.

Des pas se dirigent vers la porte.

Rires.

Une moto passe.

Il pose son verre sur la table.

«Salut!»

Une deuxième moto passe.





– Vous savez, moi je suis arrivé à Genève en 1977. Imaginez-vous si je m'étais marié avec une étrangère. Ce n'était pas possible. Culturellement, je n'ai pas grandi ici, je ne connaissais personne. Ils ne m'acceptaient pas. En tant qu'étranger, on était mal traité à l'époque

Une voiture passe.

– C'est-à-dire ?

Elle racle sa gorge en s'éloignant discrètement du micro pour ne pas déranger.

– On venait pour 9 mois avec le statut de saisonnier puis on retournait chez nous. On chopait une maladie ici, on retournait au travail parce que le patron ne savait pas qu'on avait une maladie ou quelque chose, puis on repartait chez nous. On revenait l'année d'après. On nous contrôlait à l'hôpital. Si tes poumons étaient mis en doute, demi-tour dans ton pays, c'était fini. Terminé. Après, on a amené nos femmes, on a amené nos enfants. Ils ont grandi ici, ils se sont mariés ici. Des mariages mixtes, comme ils ont dit. Moi, j'ai aussi un fils qui s'est marié avec une étrangère. Mais vous voyez, c'est le quartier. Ici, aux Palettes, il y a l'école, le parc, la pataugeoire, le stade, le café communautaire, la poste. On a tout ici

«Exactement.»

Une moto passe à proximité.

Il apporte du thé pour tout le monde.

«Je les pose là? Oui, merci beaucoup!»

– J'aimerais rebondir sur votre témoignage, où vous parlez de la mixité sociale qui existe. J'aimerais juste partager les témoignages que j'ai reçu des mamans qui viennent à l'école des mamans et qui, en fait, peuvent le faire grâce au fait qu'il y a une garderie. Sans ça, elles n'auraient pas les moyens d'aller à des cours de français parce qu'elles n'ont aucune solution de garde. Il y en a énormément qui me disent: «Avant l'école des mamans, je ne pouvais pas communiquer avec les gens, je ne pouvais pas parler français, je ne pouvais rien faire sans l'aide de mon mari»

Deux hommes discutent au lointain:

«Il n'y a pas de discussion à ça.»

Une voiture passe.

– C'est clair que la langue ça reste une barrière

– Mais il y a d'autres outils que la langue pour nous réunir

«Tu te mets de ce côté? Ouais.»



– Je peux dire quelque chose ? Moi, je constate qu'il y a un problème dans les pays francophones où, souvent, il y a cette tendance à vouloir toujours corriger. Personnellement, je suis ingénieur en informatique mais j'ai toujours mon accent et j'ai un problème avec le « r ». Et si vous voyez la façon dont les gens me corrigent, c'est frustrant ! Les gens qui ont grandi ici, ils ont tendance à vouloir imposer qu'on parle correctement la langue. Moi, j'en rigole, ça ne me touche pas. Je parle ma langue maternelle et je parle ta langue, je te comprends très bien. Toi, tu ne peux pas parler la mienne, alors

Biiip
Biiip
Biiip

Biiip
Biiip

Biiip
Biiip

Un bruit aigu, semblable à celui d'une alarme, sonne plusieurs fois.

– Moi, quand les gens me parlent et me demandent si ce qu'ils disent est correct, je leur dis que je n'ai pas besoin que ce soit correct. J'ai compris, point. Ça s'arrête là

Froissement du papier aluminium.

– On parle de « la langue française » mais il n'y a pas qu'un seul français. On ne parle pas le même français à Dakar qu'à Montréal ou qu'à Genève

« Ils partent. Ils sont partis. »

Le bip reprend. Mais au ralenti, cette fois-ci.

– C'est vrai. Moi, ça fait 12 ans que j'habite ici et j'ai encore mon accent. C'est bizarre de dire « encore ». J'ai mon accent. Et cet accent-là, tel que je le considère, il reflète une histoire, il reflète une partie de mon identité. Je ne vais pas essayer de faire semblant d'être quelque chose que je ne suis pas. J'ai un bagage, j'ai une histoire. Ma vie n'a pas commencé le jour où je suis arrivée en Europe

Biiip

Biiip

Biiip



– Juste pour donner un exemple, mon père a vécu des répressions politiques et ma mère n'avait aucune possibilité de carrière possible. Les femmes de sa génération allaient à l'école jusqu'en 8^e et après, elles n'avaient plus à aller étudier parce que ce n'était pas leur boulot. Leurs propres pères ne voulaient pas. C'était une autre époque. Il faut aussi respecter les époques dans lesquelles on vit

Quand nous sommes arrivés ici, ma mère a commencé à travailler tout de suite. Elle nous laissait parfois tous seuls dans l'appartement, moi, mon frère et ma sœur, à l'âge de 11 ou 12 ans. Même la nuit. Parce qu'en règle générale, quand tu arrives là et que tu ne parles pas un mot de français, tu travailles entre 20h et 23h. On ne peut pas comparer la condition des femmes suisses et diplômées avec celle des dames qui sont venues rejoindre leur mari. Souvent, le seul boulot qu'elles trouvent, dans le nettoyage, est payé 15 ou 18 CHF de l'heure. Même au black. Dans la maçonnerie, tu touches 27 ou 28 CHF de l'heure. Le calcul est simple : il se fait en chiffres. Le fait qu'ici ce soient souvent les hommes qui vont travailler et les femmes qui restent à la maison, est un choix qui ne se fait pas avec les sentiments

Un groupe de personnes, hommes et femmes, rit en arrière-plan.

«Attends, attends, elle veut parler.»

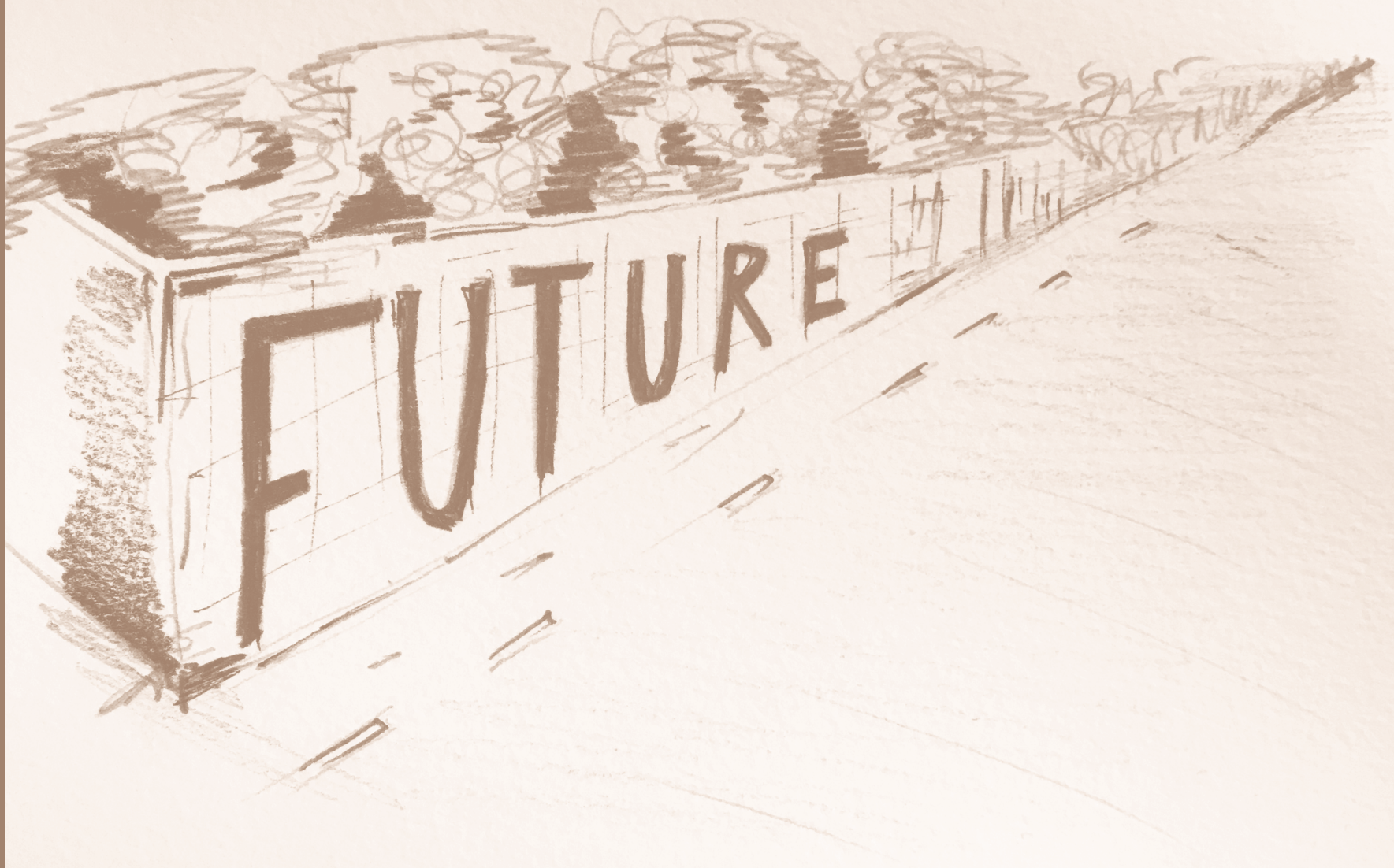
Ils rient encore plus fort.

Un bruit froid et métallique arrive de la cuisine.

Un verre, peut-être une assiette, tombe.

Il regarde ailleurs.

«Ça va?»







NO DRAM
PLEASE

J'AI ME
TOUT
LE
MONDE

BLACK
LIVES
MATTER

QUE
DIT
VOTRE
BALCON?



